

COMPTE RENDU, opéra. MUNICH, le 22 juillet 2018. Wagner : LA WALKYRIE. Jonas Kaufmann... Petrenko / Kriegenburg

COMPTE RENDU, opéra. MUNICH, le 22 juillet 2018. Wagner : LA WALKYRIE. Jonas Kaufmann... Petrenko / Kriegenburg.

Alors que la nouvelle production de Lohengrin à Bayreuth, a finalement trouvé son chevalier en Piotr Beczala, choisi in extremis après la désaffection de Roberto Alagna, Bayreuth 2018 s'enlise faute de vraie politique de qualité. La magie wagnérienne se déplace en ... Bavière, à



Munich précisément, où le festival lyrique au Théâtre National sévit outrageusement, faisant même de l'ombre à la colline verte. A-ton encore raison de dépasser des fortunes pour des places désormais surestimées ? Il y a certes le désir de vivre l'expérience acoustique du théâtre conçu et voulu par Wagner pour son opéra, mais est-il raisonnable d'attendre autant, de payer autant pour des spectacle de moins en moins convaincants ?

Cette Walkyrie – Munichoise, en témoigne, grâce entre autres à l'excellent Siegmund du ténor **Jonas Kaufmann**, personnage noir et tragique, désespéré et si humain : le père de Siegfried

trouve dans son chant rauque, viscéral et naturel, une vérité irrésistible. – Que l'on retrouvera d'ailleurs ce 18 août prochain à Gstaad, au Festival Menuhin, où l'Orchestre du Festival sous la direction de Jaap van Zweden, dirige l'acte I de La Walkyrie : cet acte justement où Wagner expose et développe l'amour incestueux des Welsungen, Sieglinde (mariée à l'infect Hunding) et Siegmund, maudits mais bouleversants. Le chef **Kirill Petrenko**, habitué de Bayreuth, dirige avec tact, précision, force et même ironie (la Chevauchée des Walkyries sonne comme un fracas de jugement dernier et comme une nuit de panique impuissante) ; de même, le maestro n'oublie pas que dans cette partition, se précise surtout la condamnation de la walkyrie ingrate et rebelle au père : de fait, la colère de Wotan (**Wolfgang Koch** au format limité mais au chant sincère), en papa outragé et surtout trahie, s'exprime magnifiquement, comme ses adieux déchirants à sa fille bien aimée, dans la scène du feu final. Petrenko, sait surtout creuser les réseaux émotionnels qui soutiennent une action surtout psychologique dont l'orchestre est la voix privilégiée.

Ainsi on comprend la haine juste de l'épouse outragée, Fricka, à laquelle Wotan doit des excuses et un respect inaltérable : il revient à **Ekaterina Gubanova**, le mérite d'incarner subtilement ce personnage de louve souvent outrancière ailleurs.

Reste le joyau de ce plateau quasi parfait, **le Siegmund de Jonas Kaufmann** dont la vérité du chant, sa qualité de diseur, l'éclat du loup condamné mais digne, bouleversent littéralement : son duo amoureux, magnétique avec **la Sieglinde de Anja Kampe**, actrice et chanteuse comme lui, brûlée, détruite mais ardente et d'une générosité ivre (parfois peu juste vocalement, mais quelle présence et quel engagement), demeure mémorable. Les parents de Siegfried, le héros à venir, sortent gagnants de cette lecture viscérale, intérieure, sincère.

Jonas Kaufmann s'avère aussi bouleversant dans sa rencontre avec la Walkyrie, celle dont vient le salut : **Ninna Stemme**,

suédoise wagnérienne avérée, fait de Brünnhilde, un rôle lui aussi bouleversant, dont le fil déchirant, de guerrière quasi divine, à femme déchue, punie, saisit par sa vérité. D'autant que les aigus passent la fosse et transpercent le coeur et l'âme par leur justesse. Elle devient soudainement petite fille apeurée quand le père proclame la sentence de sa déchéance coupable. Voilà qui rétablit la musique wagnérienne à sa première qualité : non pas sa puissance, mais sa capacité psychanalytique, dévoiler la psyché des âmes et nous faire partager leurs chutes et leurs vertiges.



D'autant que la mise en scène d'Andreas Kriegenburg s'impose par son intelligence et son souci elle aussi de la justesse, à la fois poétique et visuelle. De menus détails, soulignent ce qui fait sens, ce qui se produit, simultanément au chant où à la musique ; autant d'indices clés qui font un

spectacle fluide, où les chanteurs ne campent pas des types et des situations déjà prévisibles. La Walkyrie est un opéra sur le sacrifice, c'est à dire le sang versé, l'amour immolé ; mort de Siegmund et Sieglinde, (après celle d'Hunding), sacrifice emblématique de la Walkyrie surtout qui préférant sauver les amants maudits et le fruit de leurs entrailles (Siegfried bébé), perd tout (statut, pouvoir, liberté, famille...) ; Kriegenburg fait de la Chevauchée des Walkyries n'ont pas une courses hystérisée mais une machine infernale, indomptable par sa cruauté concrète, que le spectateur peut mesurer par le champs d'épieux où sont piqués, comme des insectes, les corps des héros tués, sacrifiés... promis certes au Walhala. Mais chairs à épée. L'émotion étreint le cœur du spectateur confronté à la justesse de ces tableaux, musicalement, théâtralement réussis. Belle réalisation à Munich, au Bayerische Staatsoper ce 22 juillet, qui était aussi le dernier volet de la Journée wagnérienne, déjà

présentée, comme le cycle entier, en janvier 2018. Le Ring Petrenko / Kriegenburg s'achève cet été (Siegfried, ce 24 juillet / puis Le Crépuscule des dieux, ce 27 juillet 2018). Illustrations : © Wilfried Höst.

VOIR aussi le teaser de cette production du Ring de Wagner à Munich

<https://www.staatsoper.de/17-18/ring.html>

COMPTE RENDU, opéra. MUNICH, Nationaltheater, le 22 juillet 2018. Wagner : LA WALKYRIE. Jonas Kaufmann...

Wagner, Richard : Die Walküre / La Walkyrie
Der Ring des Nibelungen, Première journée (3 actes)
Création le 26 juin 1870 à Munich (Théâtre de la Cour)

Siegmund: Jonas Kaufmann

Hunding: Ain Anger

Wotan : Wolfgang Koch

Sieglinde: Anja Kampe

Brünnhilde: Nina Stemme

Fricka: Ekaterina Gubanova

...

Bayerisches Staatsorchester

Kirill Petrenko, direction

Andreas Kriegenburg, mise en scène

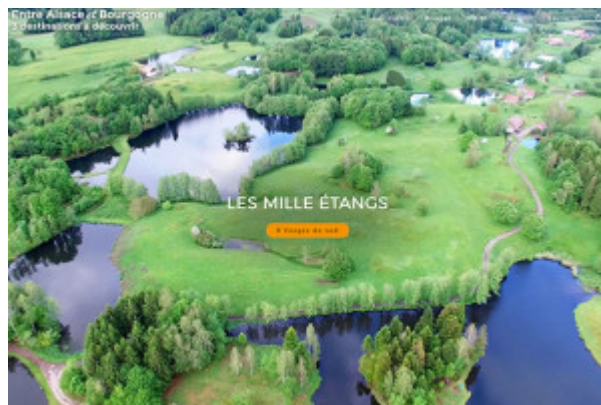
FESTIVALS D'ETE 2018. Le journal des festivals de classiquenews n°1 : que faire les 28 et 29 juillet ?



FESTIVALS D'ETE 2018. Le journal des festivals de classiquenews. Cette semaine, préparez votre week end des 28 et 29 juillet soit le dernier du mois de juillet 2018. Quand on évoque la riche programmation estivale, l'idée d'exploration

territoriale se précise ; en faisant le tour des festivals qui nous séduisent le plus, c'est bien une évasion sur un territoire qui se présente alors. Voici donc nos festivals favoris de cet été 2018, et aux côtés de leurs concerts, souvent très justement inscrits dans leurs paysages, une occasion de découverte touristique. Car l'exploration précède souvent le concert qui a lieu en soirée... ainsi **pour ce week end**, les **Vosges du Sud**, la **Suisse** (Saanenland, canton de Berne) ou le **Limousin**, sans omettre le **Trégor** centenaire... vous ouvrent les bras pour de nouvelles expériences passionnantes. Voilà **nos 4 destinations incontournables** qui vous raviront.

VOSGES DU SUD. Dernier week end pour le Festival Musique et Mémoire (Vosges du sud) avec à la clé, un week end événement dédié à **JS BACH** par l'excellent ensemble **VOX LUMINIS** / **Lionel Meunier** qui propose **dimanche 29 juillet à 21h, à Luxeuil les**



Bains (Basilique Saint-Pierre), sa propre lecture de la Messe en si de JS BACH, sommet sacré du baroque européen et dans le cas du Cantor de Leipzig, somme spirituelle et musicale de toute une vie... Lire ici notre présentation générale du festival Musique et Mémoire (les 25 ans en 2018) – Lire ici notre dossier spécial sur la Messe en si de JS Bach. Ce cycle Bach commence dès vendredi 27 juil (Héricourt, église luthérienne, Motets à 21h, puis le 28 juil : même heure, église St-Martin de Lure : Magnificats).

<http://www.classiquenews.com/festival-musique-memoire-2018-les-25-ans-2/>



GSTAAD MENUHIN Festival & Academy (SUISSE). Le premier festival estival suisse, à **Gstaad** et aussi à **Saanen** dont l'église est l'écrin historique, propose un nouveau cycle d'événements musicaux incontournables, de quoi allier tourisme vert, gastronomie et découvertes sonores et artistiques de premier plan. Les amateurs de beaux paysages préservés pourront ainsi écouter, entre autres : la



la violoncelliste **Sol Gabetta** le **vendredi 27 juil, 19h30** à l'église de Saanen (récital Beethoven et Schubert, avec Rudolf Buchbinder) / puis, le programme qui colle au thème de cette année (Les Alpes et la nature) : intitulé « Génies dans les Alpes », ceux de Mendelssohn (Symph pour cordes n°1 « La Suisse »), de Mozart (Concertos pour piano n°21, 25), **Rudolf Buchbinder**, piano, avec le **Zürcher kammerorchester – Willi Zimmermann**, violon et direction / église de Saanen, dimanche 29 juil 2018, 19h30. En LIRE plus sur le festival MENUHIN de Gstaad:

<http://www.classiquenews.com/gstaad-menuhin-festival-academy-8-concerts-de-juillet-2018/>

VOIR aussi notre reportage / Présentation du GSTAAD MENUHIN Festival par Christoph Müller, CEO & Intendant général:

<http://www.classiquenews.com/gstaad-menuhin-festival-academy-2>

LIMOUSIN. Le premier festival estival en Limousin, proposant dans le territoire et hors du réseau habituel des salles fermées, une offre éclectique, décomplexée, pour que le classique rencontre le plus grand nombre : 1001 Notes, porté par son directeur Albin de La Tour. Le festival itinérant, a lieu jusqu'au 9 août. 11 soirées sont programmées. **Ce samedi 28 juil, (Brive la**



Gaillarde, Théâtre Municipale, 20h) : Maria Mirante (mezzo soprano) et **Paul Beynet** (piano) interprètent le spectacle » **Le Pianiste qui m'aimait** « , écrit et mis en scène par Zazon Castro. Le spectacle est un événement en création, nouvelle offrande artistique mêlant musique, théâtre et cinéma, inspirée par l'univers de James Bond... En LIRE +

<http://www.classiquenews.com/limousin-festival-1001-notes-2018/> –

RESERVATIONS

BRETAGNE. Festival VOCE HUMANA, lancement ce 28 juillet (et jusqu'au 11 août) : les Côtes d'Armor ont leur festival depuis 10 ans déjà, dédié à la voix, sous toutes ses formes et dans tous les dispositifs... Itinérant, et en particulier au cœur du Trégor rural, Voce Humana ouvre les festivités avec charme et finesse, grâce pour son premier concert, à la présence de la soprano **Sabine Devielhe (Samedi 28 juillet 2018 / Concert inaugural des 10 ans / église St-Jean du Baly, Lannion :**



récitation lyrique, avec Colette Diard, piano / Airs d'opéras français, mélodies françaises : Delibes, Massenet, Viardot, Lalo, Messager... Déjà présente en 2008, la diva française revient à Lannion pour les 10 ans de Voce Humana. Puis **dimanche 29 juil** dans la cour du Château de Rosanbo, à Lanvellec : Jazz vocal avec Les Glossy Sisters (trio vocal féminin) : tubes et chansons, de Piaf et Beyoncé à Boris Vian et Adèle... En lire +:

<http://www.classiquenews.com/lannion-festival-voce-humana-28-juil-11-aout-2018/>

A venir : le journal des festivals de l'été 2018 par classiquenews n°2 – que faire, qu'écouter pour le week end 1

d'août 2018 (4 et 5 août) ? – à paraître, mercredi 1er août 2018.

COMPTE RENDU, concert. AVIGNON, le 22 juillet 2018. Essaïon : Amour, swing et beauté / Swing Cockt'Elles

COMPTE RENDU, concert. AVIGNON, le 22 juillet 2018. Essaïon : Amour, swing et beauté / Swing Cockt'Elles. Sans spiritueux, spirituel cocktail musical qui comble la vue, l'oreille et l'esprit, nous grisant d'une douce ivresse des sens et du sens. Genre, transgenre est la rubrique générique, généreuse dans son désir d'égalité sexuelle, du Festival d'Avignon 2018. Voici un spectacle de théâtre musical qui, sans transgresser le genre, au contraire, le joue et déjoue, sublimant le féminin pluriel, la femme, multipliée en trois. Mais sans exclure l'homme inclus ici dans la figure singulière mais générale du masculin d'un pianiste déjanté, même en slip plutôt jojo, Jonathan Soucasse, cocasse Jocrisse, joujou de ces drôles de dames toujours drôles mais non cassantes, qui ne cassent jamais de sucre sur le dos du mâle, « *Mon homme* » ou « *Mec à moi* » revendiqués ou rejetés: « *Fous le camp, Jack...* ».

Les Swing Cockt'Elles transgressent et séduisent...

Cocktail musical, ivresse garantie



Et puisqu'il est question de féminin et de la revendication féministe actuelle d'une langue inclusive qui engloberait masculin et féminin, utopie qui contredirait la loi universelle linguistique du raccourci, il est plaisant d'analyser en passant le nom qu'elles donnent, sans rien revendiquer, à leur trio où il y a des mots sous les mots et non des maux. Elles s'appellent les Swing Cockt'Elles. Cocktail signifie en anglais 'queue', (« tail ») de « cock » ('coq'), 'queue de coq'. Mais ce dernier terme,

« cock », signifie aussi en langage familier et malicieux, la 'queue', bref, pour ne pas le faire long, le sexe du mâle, et par apocope, c'est-à-dire, le retranchement d'une lettre ou d'une syllabe à la fin d'un mot, la coupure, l'ablation, de ce « tail », de cette queue de coq, et n'y voyons pas malice, ni gauloiserie de coq gaulois, le « tail » de cocktail est coupé, tombé –on espère glorieusement– et il a été remplacé ici par Elles, le triomphant pronom féminin pluriel et majuscule après une apostrophe piquante : donc, d'un coup d'aile, les Elles et non les Ils, ont pris leur envol et le pouvoir : et voilà nos Swing Cockt'Elles. Sous ce titre, sous ce nom, non un banal cocktail, mais Cockt'Elles, qui garde de son origine buvable, même non alcoolisée, quelque chose de grisant, de capiteux, qui monte à la tête, se cache, ou plutôt, s'arbore un trio vocal féminin : la directrice artistique chargée des arrangements et dérangements musicaux, Annabelle Sodi-Thibault, soprano, Ewa Adamusinska-Vouland[1], alto et Marion Rybaka, soprano, familière de nos scènes.

Les séries télévisées ont mis à la mode des séries de dames folles de mode, folâtres, fofolles, follement amoureuses, et l'on n'oublie pas les adorables aventurières de l'amour entre deux cocktails, à tous les sens du mot ci-dessus décrypté, de Sex in the city, les touchantes ou agaçantes femmes au foyer au bord de la déprime ou de la crise de nerfs de Desperate housewives et toutes les héroïnes sérieuses formatées sur ce modèle par les études de marché de la marchandisation culturelle télévisuelle rentable. Sur Netflix, regardée une seule série, on m'en propose...dix-huit autres, autant de bouquets à enfiler de belles dames en mal de vivre, par écran préservatif interposé.

Cela commence donc par la télé, ses pubs, ses feuilletons, telenovelas et soap opéras avec, pour cœur de cible mercantile les ménagères au cœur sensible bien sûr. Ici, comme le téléviseur, années 50, robes tabliers fleuries comme leurs rêves, avec des sacs de shopping de fashion victims

oblige, mais, rentrées à la maison, arborant tous les attributs de l'épouse au foyer modèle, gants de ménage assortis, balai, plumeau et tapette pour traquer l'importune mouche et moustiques qui, tombant au champ d'honneur de la propreté méticuleuse, mériteront quelques accords de la marche funèbre de Chopin. Un rêve lointain de l'américan way of life transposé dans la société de consommation de notre continent, avec un va et vient étourdissant entre leurs musiques respectives, savantes et populaires, d'hier et d'aujourd'hui, en passant par les tirades polonaises et allemandes d'Ewa et les interventions méridionales de Marion, le ton pointu sophistiqué d'Anabelle, jeux d'accents non moins musicaux des passages parlés de ces trois cantatrices lyriques.

Et, ponctuant les travaux domestiques, l'addiction, l'opium de la télé populaire, pour les accrocs, de la série, susurré dans la lucarne par une voix planante d'aéroport :

« Cinq-millième saison d'Alerte à Avignon. »

À la fin du spectacle, on aura atteint, annoncé, la neuf-millième saison et le fatal et final épisode palpitant : « Barbara va-t-elle enfin récupérer Jack ?... »

Mais les recettes de cuisine pour femme au foyer (comme dirait Landru) ne peuvent manquer : elles nous en concoctent, et une bonne. Et là, Chopin égrené oblige, c'est la délicieuse Recette de l'amour fou (1958) de Serge Gainsbourg :

Dans un boudoir introduisez un cœur bien tendre ; □ Sur canapé laissez s'asseoir et se détendre / □ Versez une larme de porto / □ Et puis mettez-vous au piano □ Jouez Chopin □ Avec dédain ...

Et l'on voit et entend ainsi comment procède subtilement le spectacle et le concert : narrativement, par le fil d'une histoire où s'enchaînent des situations typiques et topiques, parodiques, de femmes au foyer qui, cependant, marquent une évolution et même une révolution par le dépouillage progressif de leur habillage, de la ménagère à la vamp, de la femme soumise à l'homme toujours espéré, désespérée de le retenir ou largué(e) après une brutale rupture par SMS, amenant, du doux

roucoulement slave d'amour d'Ewa à ses imprécations homériques en polonais dont on comprend le sens à entendre les sons, bref, à la libération de la dépendance masculine : « Fous le camp, Jack... » obsédant, le gant de ménage ménageant l'époux au foyer devenant menaçant gant de boxe. Musicalement, on glisse insensiblement du Chopin funèbre à celui de Gainsbourg et du Serge du prénom à Sergueï Rachmaninov.

Il en ira ainsi, insensiblement, sans rupture de ton, dans une logique harmonique absolue, d'une fugue de Bach au tendre Summertimed de Gerschwin, de la Bachiana N° 5 de Villalobos à Manhá de Carnaval d'Orfeo negro, avec une fantaisie respectueuse et pleine d'humour de citations classiques, amoureusement traitées, à des chansons d'amour. On trouve de la sorte des airs de Brassens, Glen Miller, de grands compositeurs de comédies américaines tel Richard Sherman, etc, mêlés dans un pétillant cocktail, à des thèmes classiques.

Véritable composition musicale

Mais attention, il ne s'agit pas ici d'un simple ou plus ou moins habile collage de morceaux disparates reliés avec plus ou moins de bonheur. Le travail musical d'Annabelle Sodi-Thibault est véritablement original, d'une grande subtilité musicale, qui s'adresse à de véritables musiciennes et à un pianiste tout aussi virtuose. Loin de bricoler un patchwork arlequinésque, elle tisse, elle coud délicatement les morceaux sans que jamais l'on sente les coutures, sans accrocs ni raccrocs, offrant un tissu uni où tout fait son et sens, notes et lettres : littéralement, un « tuilage » harmonique et textuel d'une grande finesse. Car les textes des airs sont, avec la même intelligence intégrés, joués et chantés non monodiquement, non enfilés l'un à l'autre, mais polyphoniquement, simultanément avec une virtuosité vertigineuse, sans le moindre repos. Si la habanera de Carmen, « L'amour, l'amour... » ponctue ironiquement et presque naturellement des lamentations sur ses peines, faire chanter en même temps Mistinguet, Piaf et Patricia Kaas, sans aucune

cacophonie de texte ni de note, entendre Mon mec à moi... , La Vie en rose..., Mon homme (mais prudemment sans « Il prend mes sous,/ Il m'fout des coups... ») en une seule et longue, plus que mélodie, je dirais cantate, plus que de talent, c'est un coup de génie.

Il faudrait aussi parler des jeux de scène, des regards, des gestes, de la chorégraphie, des interventions du pianiste, non seulement à deux mains, mais aux pieds percutants le clavier, et tout cela sans un temps mort dans une précision millimétrée stupéfiante. Le bis devient une vraie création humoristique appelant le public jubilant « au bouche à bouche », à oreille, du spectacle, régal à partager.

Une réussite. De la bonne, de la vraie, de la belle musique.

Festival d'Avignon

Théâtre de l'Essaïon

33, Rue Carrèterie

Amour, swing et beauté

par les Swing Cockt'Elles.

Bach, Bizet, Chopin, Gerschwin, Rachmaninov, Villalobos, etc

Standards de jazz et chansons populaires.

11h30 – Jusqu'au 28 juillet 2018.

Annabelle SODI-THIBAUT : chant, arrangements et direction artistique ; Ewa ADAMUSINSKA-VOULAND : chant ; Marion RYBAKA chant □ Jonathan SOUCASSE, piano. □ Nicolas THIBAUT : régie son et lumière – □ Raphaël CALLANDREAU : collaboration artistique à la mise en scène – □ Léna ALBERT : assistante de production.

On peut retrouver les Swing Cockt'Elles sur leur site :

www.swing-cocktelles.com et sur Facebook. / CD Amour, swing et beauté. Photo : Lucile Estoupan-Pastre

[1] Ici même, la critique de l'heureux mariage Orgue et chanson (Aznavour/Gainsbourg) du 28 avril 2018 qu'elle célébra avec Frédéric Isoletta à l'orgue.

GSTAAD MENUHIN Festival & Academy 2018, reportage vidéo

GSTAAD MENUHIN Festival 2018 : reportage vidéo / présentation du Festival par Christoph Müller, CEO et intendant général du Festival. Le lieu mythique de l'église de Saanen où en 1957, Yehudi Menuhin



lançait le premier concert ; paysages enchanteurs du **SANNENLAND**, églises au charme rustique et pastoral, programmation alliant **têtes d'affiche** (Jonas Kaufmann, Juan Diego Florez, Hélène Grimaud, Daniel Hope, Sol Gabetta, Patricia Kopatchinskaya, Valery Gergiev...), mais aussi focus sur les jeunes artistes à travers le cycle **JEUNES ETOILES** (tous les samedis matins dans la petite chapelle de Gstaad) et le programme **MENUHIN HERITAGE ARTISTS** (dont Jean Rondeau, Andreas Ottensamer, Christel Lee...), sans omettre les 5 Académies dont la prestigieuse **CONDUCTING ACADEMY** (direction d'orchestre, sous le pilotage du chef **Jaap van Zweden**)... Christoph Müller explique ce en quoi le Festival MENUHIN se

distingue des autres festivals, et sait chaque année se renouveler, sans oublier aussi la place faite aux programmes exclusifs et aux créations mondiales grâce à la complicité et la confiance artistiques tissée avec plusieurs interprètes désormais familiers... **REPORTAGE avec Christoph Müller**, et les artistes présents lors du week end inaugural : **Daniel Hope, Paul McCreech, Andrés Gabetta**... © studio CLASSIQUENEWS.TV 2018 – durée : 6:09mn

LIRE aussi notre [présentation générale du Festival MENUHIN à GSTAAD / GSTAAD MENUHIN Festival & Academy 2018](#)

LIRE aussi [notre présentation](#) et notre compte rendu du premier WEEK END (INAUGURAL) du GSTAAD MENUHIN Festival 2018 / [Cycle de concerts intitulé « SEASONS RECOMPOSED » : Vivaldi / Richter / Piazzolla](#)

VOIR notre précédent [reportage vidéo dédié au Festival MENUHIN de GSTAAD : la CONDUCTING ACADEMY / l'Académie de direction d'orchestre 2017 / Jaap van Zweden, direction musicale](#)

VOIR notre [reportage vidéo du Festival MENUHIN à GSTAAD / GSTAAD MENUHIN Festival & Academy 2016 – Présentation générale / Les 60 ans du premier festival estival en Suisse](#)

INFOS et RESERVATIONS sur [le site du GSTAAD MENUHIN Festival & Academy 2018](#)





VOIR aussi notre reportage **GSTAAD MENUHIN Festival 2018** sur
YOUTUBE :

**GSTAAD MENUHIN Festival &
Academy : 8 concerts de**

juillet 2018



GSTAAD MENUHIN Festival & Academy : 8 concerts de juillet 2018. Parmi les 55 concerts et événements musicaux à venir encore d'ici le 1er septembre 2018, le GSTAAD MENUHIN festival offre de multiples découvertes et échappées, occasion unique d'explorer aussi le Saanenland, autour de l'église de Saanen, écrin mythique où Yehudi Menuhin lançait le premier concert en

1957.

On l'aura compris ce qui caractérise le Festival suisse conçu et dirigé par Christoph Müller, c'est le territoire et son charme champêtre qui en fait l'un des paysages les plus sublimes en Europe, comprenant chalets fleuris, montagnes majestueuses, vallons et vallées, forêts de sapin et de pins, et aussi nature omniprésente et remarquablement préservée. Lors du premier week end de lancement, les concerts avaient souligné la thématique générale en 2018, dédiée aux ALPES et à la Nature (compte rendu premier WEEK END du GSTAAD Menuhin Festival & Academy, les 13, 14 et 15 juillet dernier). Déclaration magistrale en faveur de l'écologie européenne, ayant son épicentre en terres alpines, et qui diffuse donc son parfum unique au cœur de l'été, et dans différentes directions.

La diversité des programmes et des formes musicales s'invitent chaque été à Gstaad ; mais ce qui pour nous préserve la séduction singulière du Festival habité toujours par la figure du légendaire Menuhin, c'est un certain caractère humain et rustique ; ici les églises à la fois simples et charmantes ressuscitent l'idée d'une harmonie avec la Nature. En somme une manière d'Arcadie éternelle et bien réelle en Suisse.



Voici quelques programmes à venir à ne pas manquer à Gstaad, Saanen et leurs environs, d'ici la fin juillet et jusqu'au 15 août...

8 programmes de JUILLET 2018

Concert de musique vocale, symphonique, lieder et musique de chambre, créations mondiales...

Les 50 ans des KING'S SINGERS
mardi 24 juillet 2018, église de Saanen, 19h30
De la Renaissance à Toru Takemitsu

SCHUBERT, récital
Mercredi 25 juillet 2018, église de Zweisimmen, 19h30
Regula Mühlemann, soprano
Andreas Ottensamer, clarinette
José Gallardo, piano
Sonate Arpeggione, lieder : Der Hirt auf dem Felsen
Lieder de R. Strauss

GALA BAROQUE
Philippe Jaroussky et Emöke Barath, soprano
Jeudi 26 juillet 2018, église de Saanen, 19h30
Haendel : airs d'opéras

SOL GABETTA, violoncelle / BEETHOVEN & SCHUBERT
Vendredi 27 juillet 2018, église de Saanen, 19h30
Sol Gabetta, violoncelle
Rudolf Buchbinder, piano
Beethoven (Sonate n°2 et 3, pour violoncelle et piano)
Schubert (Sonatine en ré majeur, arrangée pour violoncelle)

GENIES DANS LES ALPES – Mendelssohn, Mozart
Dimanche 29 juillet 2018, église de Saanen, 19h30
Rudolf Buchbinder, piano, avec le Zürcher kammerorchester –
Willi Zimmermann, violon et direction / Mendelssohn (Symphonie
pour cordes n°11) dite La Suisse
/ Mozart : Concertos pour piano n°21 et 25, Symphonie n°29

CREATIONS, COMMANDES DU FESTIVAL
Lundi 30 juillet 2018, église de Zweisimmen, 19h30
TAKE TWO II
Patricia Kopatchinskaya, violon / Sol Gabetta, violoncelle
4 créations mondiales, commandes du Festival MENUHIN 2018
Oeuvres de Widmann, Coll, Schulhoff, Ligeti, Eötvös et
Zbinden, couplées

à des oeuvres de JS Bach, CPE Bach, Scarlatti...

CONDUCTING ACADEMY / Académie de direction d'orchestre

Mardi 31 juillet 2018, Tente de GSTAAD, 17h30

Chaque session de la Conducting Academy est un événement à ne pas manquer : le Festival MENUHIN est le seul en Europe à proposer pour un cercle restreint jeunes chefs d'orchestre, un stage de perfectionnement intensif (2 semaines) sous la direction de Jaap van Zweden ; le meilleur remporte le prestigieux Neeme Järvi Prize, soulignant des aptitudes exceptionnelles à diriger l'orchestre du Festival. avec le Gstaad Festival Chamber orchestra : oeuvres de Hummel et Mozart
entrée libre

BRAHMS dans les Alpes I : au lac de Thoune

Mardi 31 juillet 2018, église de Saanen, 19h30

Janine Jansen, violon / Alexander Gavrylyuk, piano

Brahms : Sonate de Thoune – Franck : Sonate – Clara Schumann : Sonatine

INFOS et RESERVATIONS sur [le site du GSTAAD MENUHIN Festival & Academy 2018](#)



CD, critique. CONTINUUM : JUSTIN TAYLOR, clavecin. D. Scarlatti / Ligeti (1 cd Alpha déc 2017)

CD, critique. CONTINUUM : JUSTIN TAYLOR, clavecin. D. Scarlatti / Ligeti (1 cd Alpha déc 2017). Né en Angers en 1993, Justin Taylor se distingue comme son confrère Julien Wolfs (de l'ensemble Les Timbres, – autre virtuose habité du clavecin) parmi les clavecinistes actuels les plus inspirés ; non pas les plus doués, techniquement souverains : ils sont nombreux, mais avec ce supplément d'âme qui fait du clavecin, l'instrument du souffle et des affects *baroques*, comme on dit du piano, qu'il est le chant du sentiment *romantique*... Digitalité filigranée grâce à un clavecin précis, d'une rare éloquence cristalline (un Ruckers-Hemsch 1636-1763), et surtout un rubato qui architecte l'écoulement dès les premiers Scarlatti, le jeu et l'approche du jeune Taylor ne cesse de nous éblouir. Il échafaude tout un jardin musical où le sens de la construction sait aussi respirer et articuler avec une clarification énergisante. Qu'il s'agisse de morceau de trépidation (première Sonate K141) ou dans l'extase à peine marquée, d'une suspension rêveuse (l'aria qui suit K32), le jeune claveciniste montre une aisance technicienne associée à une superbe intelligence poétique.



Justin Taylor ose de nouveaux mondes sonores, de Scarlatti II
à Ligeti

Tous les horizons du clavecin, machine exploratoire



Taylor construit un programme qui fait dialoguer Scarlatti et Ligeti, passage des styles a priori abrupt voire acrobatique mais d'une grande évidence en réalité dans ce jeu sonore qui place le clavecin au centre

d'une réflexion plus critique sur l'instrument et ses ressources abstraites, expressives, poétiques. Qu'ont à faire ensemble, ainsi réunis en une arène improbable, le protégé de son père Alessandro, et bientôt favori de la Reine Maria Barbara à Madrid, et l'exilé, entravé, interdit d'instrument, Ligeti passant de Transylvanie à la Roumanie ? Le Napolitain séduit par sa virtuosité immédiate, solaire, embrasée ; l'Autrichien ne cesse de saisir par son questionnement visionnaire et prophétique auquel le son pincé du clavecin apporte une résonance inquiète, tendue, faussement abandonnée... D'un côté l'exaltation rêveuse de Scarlatti (dans ses rythmes impossibles, plus ibériques qu'italiens et qui citent souvent le fandango de la guitare), de l'autre l'interrogation permanente de Ligeti, âme sans attaches, plutôt conscience universelle qui trace de nouvelles frontières ? Mais entre eux, se développe au delà de la forme, l'imaginaire voire le délire d'une question toujours posée : cf la Passacaille ungherese (décembre 1978), qui combine baroque et tension hongroise, comme l'équation inextricable d'un doute, d'un sentiment d'indécision continu. Il est fascinant d'écouter le bavardage presque envahissant de Scarlatti qui suit dont les passages harmoniques et les séries de grilles tentent aussi à ce questionnement hors du temps.

Dans Hungarian rock, intitulé aussi Chaconne, nouvelle révérence au Baroque, Ligeti atteint une transcendance du rythme et de la danse qui construisent au final une déconstruction consciente de la forme musicale : là encore se développe cette question : où vais-je ? pourquoi ? comment ? Dans ce sens critique et expérimental où rien ne semble figé, Ligeti va plus loin encore dans « Continuum » (1968) justement qui donne son titre à l'album de Justin Taylor : la répétition apparemment statique et régulière, produit une vibration qui est le souffle même des métamorphoses, tissant in fine ce continuum presque linéaire où Ligeti voyait une poétique de la mécanique (celle de l'imprimerie de son oncle) : on reste convaincu par la maîtrise nuancée et pédagogique du claviériste, qui semble totalement séduit par ce jeu sonore et technique, lequel questionne dans toutes les directions possibles (et audibles), les ressources de l'instrument.



Au terme de ce voyage sonore en immersion dans la mécanique et la sonorité du clavecin baroque, Justin Taylor trouve ce point de partage qui relie Scarlatti II à Ligeti, unis au delà des siècles par une même pensée critique sur la sonorité du clavecin. L'audace et la justesse du programme sont remarquables. Car il ne s'agit pas de savoir bien jouer. Il faut encore pour servir la musique, oser toujours de nouvelles perspectives qui élargissent l'expérience de la musique, au disque et au concert. Bravo l'artiste !

CD, critique. CONTINUUM : JUSTIN TAYLOR, clavecin. D.

Scarlatti / Ligeti (1 cd Alpha déc 2017). CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2018.

COMPTE-RENDU, ORATORIO. BEAUNE, le 15 juillet 2018. HAYDN : Les Saisons, GABRIELI Ch, con & pl. PAUL McCREESH

COMPTE-RENDU, ORATORIO. BEAUNE, le 15 juillet 2018. HAYDN : Les Saisons, GABRIELI Ch, con & pl. PAUL McCREESH, direction. L'oratorio de Haydn occupait l'affiche à Beaune 2018 : *La Création* tout d'abord le 13 juillet (assez terne et tendue sous la direction plus méticuleuse que naturelle et flexible de Laurence Equilbey), surtout le moins estimé **Les Saisons de 1801**, ce 15 juillet donc, point culminant pourtant d'une réflexion active voire surinspirée par Haydn sur le genre et aussi d'après le poème panthéiste, naturaliste et religieux d'un certain James Thomson (poème *The Seasons*, vers 1730).

Dans le cas du britannique Paul McCreesh, le geste est autrement plus sûr et visionnaire, généreux et architecturé, avec une attention très fine pour les détails et ici, emblème d'un auteur qui fut autant génial dans le quatuor que la Symphonie (deux genres qu'il « inventa » littéralement), les timbres orchestraux. **Les Saisons** sont



d'abord une partition pour les instruments, capables sous la direction de McCreesh, d'exprimer le souffle, les mouvements, spectaculaires et intimes, de la miraculeuse Nature, à travers l'enchantement des saisons. En leur succession, porteuse de variété et d'éloquente caractérisation. **Paul McCreesh**, ardent défenseur de la partition après le non moins sublime Nikolaus Harnoncourt, dévoile cependant sa propre traduction en anglais, écartant la piètre mise en poésie en allemand par Swieten d'après le texte originel anglais. Est ce pour cela que connaissant dans le moindre détail littéraire, l'ouvrage du dernier Haydn, le chef en exprime toute la dimension émerveillée et spirituelle avec autant de franchise et d'intensité? Il y a un fossé entre la conception efficace mais sans âme d'Equilbey et l'ivresse sensorielle, un appel à la contemplation partagée que proclame Mc Creesh.

Le séjour londonien (où il a un véritable public) de Haydn (1791-1795) lui permet d'approfondir encore sa connaissance de la source première de l'oratorio anglais : Haendel. Après La Création, coup de maître de 1799, voici donc Les Saisons de 1801 où le vieux compositeur, comme Rubens en fin de carrière, décuple d'audace formelle, de verve et d'imagination. Le plat qu'en délivre McCreesh est à la fois copieux et admirablement détaillé.

Les Gabrieli Choir, Consort & Players sont à leur aise, dans cette fresque opératique de 3h de musique continue : où en particulier dans l'Automne, se développent dans une verve inédite, les tableaux (délirants) de la chasse et surtout des vendanges. L'été est plus amoureux (mettant en avant le couple désirant, sensuels de la soprano et du ténor solistes) ; l'hiver dévoile la morale du cycle à travers les frimats et l'impuissance solitaire de l'homme face à ce paysage saisissant de glace et de neige (somptueuse introduction orchestrale, d'une force poétique aussi impressionnante que le début de La Création : son chaos primordial). Les interprètes indiquent tout ce que la partition a de poésie, non descriptive mais évocatoire, au sens d'une écriture moins

narrative que poétique qui annonce évidemment la 6^e Symphonie « Pastorale » de Beethoven, créée 7 années plus tard en 1808. Simon le fermier (basse), sa fille Hannah et le fiancé de cette dernière, Lucas, agrémentent le tableau, chacun témoignant de son expérience et aussi de la bienveillante nature, elle-même emblème du miracle divin. Comme le dit McCreesh, Les Saisons sont l'œuvre la plus écologiste du XVIII^e, une défense enivrée, parfois délirante, célébrant l'harmonie et la perfection de la Nature.

Dans cette tapisserie scintillante où l'orchestre récapitule les enchantements du monde, – surgissement du soleil à l'été, chasse à l'automne où brament d'éloquents et rutilants cors (spécialisés), avant l'ivresse collective du tableau des vendanges, – pièce maîtresse et défi relevé par le chœur qui conclut dans le délire le plus truculent l'Automne. Les 3 solistes redoublent de précision et de justesse expressive : à Simon (impeccable **Ashley Riches**) dans l'Hiver, revient le dévoilement de la leçon ainsi développée pendant 3h : les Saisons récapitulent une existence humaine. Et l'homme à l'hiver de sa vie ne peut que remercier le destin et dieu de l'avoir ainsi réconcilier avec le monde et la miraculeuse nature.



L'élégance de Haydn, sa verve et son sens du drame non dénué d'humour font les délices de cette lecture inspirée, stylée, ... marquée par la question du tempérament et de la vivacité, clairs éléments définissant

aujourd'hui l'approche du collectif Gabrieli. A Paul McCreesh, infatigable meneur de troupes, revient le mérite de comprendre une œuvre révélée avant lui par Harnoncourt (excellent enregistrement chez Sony) : McCreesh, plus britannique qu'aucun autre, cisèle, sculpte le raffinement viennois de Haydn avec un savoureux naturel proche de l'opéra. Avant Beaune, [le chef a pu diriger la partition lors du premier week end inaugural du Festival Menuhin de GSTAAD \(Suisse,](#)

[Saanenland](#)), le 14 juillet dernier, jalon remarqué de la 62^e édition de l'événement fondé par Yehudi Menuhin en 1957.

COMPTE-RENDU, ORATORIO. BEAUNE, le 15 juillet 2018. HAYDN : Les Saisons, 1801. Hanna : Carolyn Sampson, soprano – Lucas : Jeremy Ovenden, ténor – Simon : Ashley Riches, basse. GABRIELI CHOIR, CONSORT & PLAYERS. PAUL McCREESH, direction.

Compte-rendu, concert. Montpellier, le 22 juillet 2018. Adams, Ravel, Stravinsky. Chamayou / Philh de Radio France/ Rouvali

Compte rendu, concert, Montpellier, opéra Berlioz, Le Corum, Festival Radio France Occitanie, Montpellier, le 22 juillet 2018. Bertrand Chamayou/Philharmonique de Radio France/Santtu-Matias Rouvali. Traditionnellement, comme il se doit pour le Festival de Radio France, à l'Orchestre National succède le Philharmonique. Après la prestation décevante du premier (dans un programme Gershwin dont il a été rendu compte), le second était attendu avec d'autant plus d'impatience qu'il serait dirigé par un jeune chef finlandais, découvert et apprécié, ici même, il y a quatre ans, Santtu Matias Rouvali, le successeur de Neeme Järvi à Göteborg.



Dès les premières mesures de *The Chairman dances*, foxtrott pour orchestre (extrait de *Nixon in China*, de 1985), de John Adams, on sait que la soirée sera réussie. L'orchestre sonne admirablement, d'une précision incisive, puissant, clair, animé par une baguette dynamique, juste et démonstrative, une véritable leçon de direction d'orchestre. L'œuvre fourmille d'invention dans chacune de ses séquences. Les contrastes sont superbes, résumant le melting pot des Etats-Unis, où les échos du music-hall et du jazz se marient au tissu symphonique, sur

ses ostinati toujours changeants. Quelle meilleure introduction pouvait-on trouver au Concerto pour la main gauche de Ravel ?

Santtu Matias Rouvali, le demiurge

C'est Bertrand Chamayou qui sera au clavier d'un Bösendorfer. Même si on aurait préféré un grand Pleyel ou un grand Gaveau, il faut reconnaître que son toucher lui permet d'en tirer des couleurs séduisantes. La douceur, la plénitude de l'orchestre, sa puissance percussive, paroxystique



relèvent du miracle comme de l'effroi. L'entrée du piano, puis cette houle grandiose, sombre et tragique nous emportent. L'andante central, avec ses moments de grâce, nous fait oublier la prodigieuse virtuosité requise, tant la force expressive nous tient en haleine. Bien qu'attendu, l'écrasement final du piano par un orchestre convulsif relève de la prouesse. Tout est toujours lisible, la précision, horlogère, quels que soient la nuance et le mouvement, fruit d'une entente parfaite entre le soliste, le chef et ses musiciens. Un grand bravo, qui vaut au public la célèbre

Pavane pour une infante défunte, jouée retenue plus que jamais par Bertrand Chamayou / Illustration : maestro Rouvali (DR).
On a beau connaître Le Sacre du printemps depuis plus de cinquante ans, en fréquenter assidûment la partition, c'est toujours un bonheur de retrouver ce monument, quelle qu'en soit la direction. Ce soir, nous sommes comblés. S'il ne suffit pas de mettre un chef renommé à la tête d'une phalange du plus haut niveau pour que l'alchimie s'accomplisse, on a maintenant le sentiment de vivre un moment exceptionnel. La tension, la vie rythmique, dont l'ivresse orgiaque se combine à des couleurs soyeuses comme criardes nous emportent. La clarté de l'orchestre, les mixtures, les subtils dosages, le velours ou la soie des cordes, leur percussion obsédante, la précision exceptionnelle de chacun, la violence tellurique des peaux font que la magie joue pleinement, sauvage, ensorcelante, obsédante.



Il n'est pas un geste, pas une posture qui soit destinée au public. Tous trouvent leur traduction instantanée par les musiciens, individuellement comme en pupitres. La direction superlative de Santtu Matias Rouvali, a conquis l'orchestre et l'ensemble ne fait qu'un, monumental ou intime. La salle fait un triomphe aux interprètes, pleinement mérité.

Compte rendu, concert, Montpellier, opéra Berlioz, Le Corum,
Festival Radio France Occitanie, Montpellier, le 22 juillet
2018. Bertrand Chamayou/Philharmonique de Radio France/Santtu-
Matias Rouvali. Illustrations : photos du concert de
Montpellier : **(c) Luc Jennepin**

**Compte-rendu, opéra.
Montpellier, le 21 juillet
2018. DELIBES : Kassya. Gens
/ Dubois / Schønwandt**

Compte rendu, opéra,
Montpellier, opéra Berlioz,
Le Corum, Festival Radio
France Occitanie,
Montpellier, le 21 juillet
2018. Kassya, de Léo
Delibes. Version de
concert. Gens / Dubois /
Gillet/Gubisch/Duhamel...
Chœurs de l'Opéra National
de Montpellier Occitanie,
de la Radio Lettone,
Orchestre National
Montpellier Occitanie,
Schönwandt. Cyrille, jeune
paysan, aime Kassya, une
bohémienne de peu sa
cadette. Mais il est aimé



en secret par Sonia, son amie d'enfance. Nous sommes en 1848. Le seigneur du lieu convoite Kassya, se débarrasse donc du galant qu'il envoie à l'armée, et s'éprend de la bohémienne. Entre temps, celle-ci, avec Sonia, a consulté une diseuse de bonne aventure qui prédit à Kassya : honneur et fortune, et à Sonya, un bonheur humble. Kassya conduit le comte à l'épouser et, reniant ses origines, participe à l'oppression du peuple. Les paysans se soulèvent. Cyrille, de retour, accepte de devenir leur chef. L'insurrection a gagné. Cyrille sauvera le comte et Kassya du lynchage. Mais il refuse l'amour de la bohémienne devenue comtesse : il épousera Sonia. Kassya se suicide.

[La Jacquerie de Lalo, – version Coquard de 1895 \(découverte du Festival en 2015, objet d'un enregistrement passionnant de septembre 2016\)](#) traitait déjà de révolte paysanne. Le goût du temps pour les tziganes et leur musiques, ici transcrites après collectage, aurait dû assurer le succès de l'ouvrage, mais celui-ci connut de multiples difficultés. Delibes était

mort subitement le 17 janvier 1891, laissant achevée sa partition de Kassya, moins l'instrumentation, qu'il n'avait guère poussée plus loin que le premier acte. Ernest Guiraud, sollicité, décéda peu après. Ce fut l'ami de Delibes, Massenet, avec lequel il avait visité la Galice, maintenant province occidentale de l'Ukraine, y collectant tel motif ou telle danse, qui s'investit. Il compléta, substitua des récitatifs orchestraux aux dialogues parlés, unit les différents numéros par des phrases de liaison, fusionna les deux derniers actes pour en accentuer le dénouement dramatique, et orchestra l'ensemble. Peu importe à qui – de Delibes et de Massenet – revient le mérite de tel ou tel passage, de telle ou telle couleur.



Le destin a tenu sa promesse

Apprécions l'ouvrage tel qu'il nous est donné, oublions sa genèse contrariée. Le chœur d'ouverture (chœur des buveurs) plante le décor. Le dépaysement est bien présent, juste, avec le recours à des échelles mélodiques d'Europe orientale. L'écriture, vocale comme orchestrale, est de la plus haute qualité et atteint un sommet à la première scène de l'acte 3, avec la chute de neige sur la scène dépouillée. La plupart des airs et récits supporteraient d'être détachés pour être

chantés en récital tant leur force expressive est manifeste, servie par une connaissance rare de la voix. Sans oublier l'ample finale du premier acte, tempo di mazurka, la danse occupe une place importante dans l'ouvrage : sept pièces instrumentales, très caractérisées, dont les quatre du ballet de l'acte IV. On sait combien Delibes excella dans ce domaine (NDLR : Delibes reste l'auteur légendaire du grand ballet romantique tardif avec Coppelia et Sylvia). Au reste, la seule survivance de l'ouvrage consistait jusqu'aujourd'hui en une suite de ces danses.

La créatrice, Marguerite de Nuovina, fut décrite en ces termes par un de ses partenaires (Albert Saléza) : « Le public fut pris tout de suite à cette extraordinaire sincérité (...) Voix, cœur, passion. Elle se donne toute entière (...) on ne saurait trop admirer cette véritable artiste, qui vit pleinement tous ses rôles et les intensifie jusqu'au summum de l'émotion ». Sans l'ombre d'un doute, Véronique Gens doit en être la réincarnation. Ambitieuse, jouant de sa séduction, cruelle, mais passionnée, son suicide, sur lequel se referme l'ouvrage, nous émeut. Sa chanson slave, comme toute la fin du deuxième acte méritent d'être largement connues. Il faudrait citer chacune de ses interventions, dont on retiendra la dumka du quatrième acte (« c'est l'amour ») et le dramatique finale, troublant et intense.

Malgré le titre, c'est Cyrille, le jeune paysan (25 ans) épris de Kassya, puis de Sonia, qui est le héros de l'ouvrage. Cyrille Dubois devait être prédestiné à lui rendre vie, ne serait-ce que par son prénom. La voix est claire, franche, bien timbrée et toujours intelligible. Il vit son personnage et en traduit idéalement les sentiments. Il va au bout de ses moyens dans la scène finale et nous touche plus que jamais (NDLR : le ténor français semble idéalement convenir aux rôles romantiques : cf son superbe Nadri dans Les Pêcheurs de Perles du jeune Bizet, récemment ressuscité par l'Orchestre national de Lille et Alexandre Bloch).

Anne-Catherine Gillet compose une Sonia fraîche, jeune (18 ans

dans le livret), émouvante. La jeune fille discrète, pudique, du premier acte se fait progressivement femme pour exprimer toute sa passion au dernier. Son air de l'hirondelle « Il suffit d'attendre », suivi du trio des retrouvailles (acte III) est chanté d'une voix naturelle, dépourvue d'affectation, cependant colorée, qui lui confère une vérité sensible. Alexandre Duhamel nous vaut un Comte de Zevalé, trentenaire orgueilleux, séducteur, jouisseur, dominateur, mais aussi amoureux, passionné. Sa voix pleine, imposante, au timbre riche est en parfaite adéquation à l'emploi. « Pardon ! car je ne croyais pas vous blesser » air du II est splendide, comme chacune de ses interventions. Nora Gubisch n'intervient que brièvement au premier acte, puisque c'est la prédiction de la diseuse de bonne aventure qui va nouer le drame. Son beau timbre de mezzo, son sens dramatique et sa qualité de diction font de ce moment l'une des pages les plus intéressantes. Kolenati, intendant du Comte, est Jean-Gabriel de Saint-Martin. Le baryton, en retrait par rapport à son employeur, faiblement caractérisé, ne manque cependant pas de moyens. Renaud Delaigue est une solide basse. Seul – petit – regret : même si l'on est en version de concert, il est encore bien jeune pour incarner Kotska, le père de Cyrille. Rémy Mathieu est Mochkou, l'aubergiste. Anas Seguin, le sergent recruteur, tous deux ont une voix sonore et bien placée. Des artistes du chœur chantent les petits rôles. Aucun ne démerite.

L'imposant chœur, fusion de celui de l'Opéra National de Montpellier Occitanie et de celui de la Radio Lettone, est très sollicité. Puissant, d'une précision exceptionnelle, il trouve toutes les couleurs appropriées.

L'orchestre de Montpellier Occitanie joue chez lui, avec son chef, Michael Schønwandt. C'est un constant bonheur de l'écouter, déjà pour l'extraordinaire qualité de l'écriture et de l'orchestration, mais aussi pour son engagement, sa souplesse, sa réactivité : un grand orchestre lyrique conduit de main de maître.

Délicate, subtile comme somptueuse, l'orchestration est

splendide, colorée, utilisant toutes ses ressources pour réaliser le plus bel écran au chant. L'animation est telle que l'intérêt musical et dramatique se renouvelle sans cesse.

De toutes les pages orchestrales, plus évocatrices les unes que les autres, notre préférence va au prélude du troisième acte, la Neige. Bien avant la Barrière d'Enfer (3ème tableau de La Bohème) le froid, la désolation, l'accablement ont-ils été mieux rendus ? Les mixtures de bois, le motif d'accompagnement de l'ostinato sont miraculeusement joués et traduisent cette misère qui générera la révolte. Le ballet de l'acte IV est digne de la comparaison avec les meilleures pages de Delibes, contrasté à souhait, coloré, avec de beaux solos de violon tzigane. Ecoutez les bouffées de tendresse de l'orchestre lorsque le Comte se fait séducteur, les incertitudes de Kassya, puis la rupture annoncée, durant son duo de l'acte II. Il en va de même à l'acte III lorsque la colère gronde et s'enfle, aux ultimes interventions de Kassya (avec la harpe) : l'orchestre nous en dit autant, sinon davantage que les voix. C'est donc un rééclairage très réussi. Kassya est une oeuvre qui méritait pleinement de retrouver la lumière, et à laquelle on souhaite de retrouver la scène.



Compte rendu, opéra, Montpellier, opéra Berlioz, Le Corum, Festival Radio France Occitanie, Montpellier, le 21 juillet 2018. Kassya, de Léo Delibes. Version de concert. Gens/Dubois/Gillet/Gubisch/Duhamel... Chœurs de l'Opéra National de Montpellier Occitanie, de la Radio Lettone, Orchestre National Montpellier Occitanie, Schønwandt. Crédit photographique © Luc Jennepin

Compte-rendu, concert. Montpellier, le 20 juillet 2018. Schwitzgebel, ONF, Krivine



Compte rendu, concert Gershwin,
Montpellier, opéra Berlioz, Le
Corum, Festival Radio France
Occitanie, Montpellier, le 20
juillet 2018.

Schwitzgebel/ONF/Krivine. Si on
oublie sa fabuleuse production
de standards, quatre des œuvres

les plus populaires de Gershwin – avec Porgy and Bess – nous
sont proposées par l'Orchestre National de France, dirigé par
Emmanuel Krivine, avec Louis Schwitzgebel au piano. Ce dernier
remplace Stefano Bollani, initialement prévu. Figure
emblématique du jazz, le pianiste italien a, du reste,
enregistré Gershwin, dès 2010, avec Riccardo Chailly à la tête
du Gewandhaus de Leipzig. C'est dire sa familiarité à ce
répertoire. Pour une raison que l'on ignore, c'est donc Louis
Schwitzgebel qui jouera le concerto en fa comme la Rhapsody in
blue. Le public est très nombreux pour ce concert diffusé en
direct par France Musique. Illustration : E. Krivine (DR).

Un concert rien que ...

scolaire et bien exécuté

C'est en grande formation que l'orchestre se présente. Dès le début de l'Ouverture cubaine, on s'interroge. Outre les percussions nombreuses, placées à l'arrière, quatre percussionnistes, devant l'orchestre, jouent des instruments typiques de la musique latino-américaine. Raides ils sont, le regard rivé à leur partition. Soyons honnête : même si les claves ou les bongos ajoutaient une frappe ou en retranchaient une, la musique en sortirait indemne. Par contre l'absence de cette indispensable souplesse lascive est impardonnable. C'est appliqué, c'est tout. Les bonds du chef n'y font rien : sa battue, très scolaire, génère une lecture formelle, techniquement irréprochable, mais privée de sens... peut-être les musiciens n'attendent-ils que cela de lui ? Il suffit d'observer le jeu des huit contrebasses : une seule semble avoir compris ce qu'était une rumba. Les autres jouent mécaniquement le rythme écrit, comme un exercice solfégique.

Manifestement le music-hall et le jazz ne sont pas dans les gènes d'Emmanuel Krivine ni dans ceux de la grande majorité des musiciens, hormis les vents. Dommage.



Le pianiste Louis Schwizgebel, trentenaire longiligne, maîtrise parfaitement l'instrument. Sa carrière l'a déjà consacré comme un interprète recherché. Il propose un concerto en fa fort correct. Mais il a oublié d'écouter Gershwin, qui joua la partie de piano à la création de sa Rhapsody in blue. Son staccato, dont les seuls les jazzmen possèdent le secret,

aurait-il disparu ? C'est propre, avec un tout petit zeste de fantaisie, virtuose, mais loin de la source d'inspiration du

compositeur. On en regrette d'autant plus l'absence de Stefano Bollani, qui aurait certainement donné du fil à retordre au chef et à ses musiciens, à moins qu'il ne leur ait communiqué sa dynamique. Pas une once de swing à l'orchestre. Seule la petite harmonie réserve de beaux moments dans le mouvement lent, dont les couleurs et les phrasés sont admirables. Au finale, ma voisine me signale que le chef doit diriger du Sibelius...

La Rhapsody in blue pâtit des mêmes travers, jouée comme un concerto du répertoire. Quelles que soient les qualités individuelles et collectives des musiciens, la respiration y est courte, ça ne bouge pas. Dans mon ennui, j'observe les têtes du public devant moi. Toujours figées, parfaitement immobiles, sans que le moindre balancement, naturel, se manifeste. Les interjections des cuivres, dans le dernier mouvement, sont parfaitement en place, mais n'ont rien à voir avec des riffs.

Par chance, l'orchestre s'assouplit un peu pour Un Américain à Paris, réservé pour la fin. La qualité des bois est superlative, la direction sait, maintenant, se faire fluide. Le mastodonte se mue parfois en libellule. Comme les vents sont à l'honneur, enfin ça swinge !

Compte rendu, concert Gershwin, Montpellier, opéra Berlioz, Le Corum, Festival Radio France Occitanie, Montpellier, le 20 juillet 2018. Schwitzgebel/ONF/Krivine.